

# **PAPERS N° 7**

**COMITÉ DE ACCIÓN**

**AMP 2014-2016**

**Patricio Alvarez (EOL)**

**Vilma Coccoz (ELP)**

**Jorge Forbes (EBP)**

**Clara Holguin (NEL)**

**Clotilde Leguil (ECF)**

**Maurizio Mazzotti (coordinador) (SLP)**

**Nassia Linardou (NLS)**

**Responsable de la edición**

**Marta Davidovich (ELP)**

## EDITORIAL

### Quoi de neuf sur le chemin de Rio?

**Jorge Forbes**

Sur la route qui nous mène à Rio de Janeiro, ces *Papers* numéro 7 de l'École Une font leur travail qui est de dégager une voie qui n'est pas toujours dépourvue d'aspérités. A ce sujet, il est intéressant de remarquer que dans son texte, **Sergio Caretto** choisit de nommer Jacques-Alain Miller éclairer, explorateur de la psychanalyse, celui qui avance sur un terrain inconnu et défriche de nouvelles possibilités. Il pense que si un jour J.-A. Miller, en l'an 2000, avec sa théorie de Turin, a convoqué « l'École Sujet », aujourd'hui, à Rio 2016, il convoque « l'École Parlêtre ». De l'une à l'autre c'est le passage d'une analyse conduite à partir de l'effet de sens, à une analyse conduite à partir du trou dans le sens. Passage qui est illustré par l'analyse personnelle de Caretto lui-même.

Un des points qui a été le plus discuté dans ces *Papers*, à partir des commentaires de la convocation de J.-A. Miller sur le thème du prochain congrès mondial, est le concept « d'escabeau ». Sur les six travaux ici publiés, deux s'emploient à disséquer l'escabeau. Qu'est-ce ? Se trouve-t-il avant la fin de l'analyse, ou après son terme ? Est-il sublimation, mais s'il l'est, comment est-il lié au narcissisme, et quel narcissisme ? C'est dans cette voie que vont les questionnements.

**Elisa Alvarenga**, étudiant deux récits de passe, celui de Ram Mandil et celui de Jésus Santiago, illustre deux escabeaux distincts, avant et après la fin de l'analyse. « Dans les deux cas (cliniques), écrit-elle, nous voyons que la castration de l'escabeau est liée à la destitution d'un fantasme phallique, où se trouve en question une jouissance masochiste, sacrificielle. » Mais il ne suffirait pas de « retrouver la jouissance opaque du sinthome, dépouillé du fantasme phallique. Il faut refaire le lien avec l'Autre et c'est là que l'escabeau réapparaît (à la fin) comme ce sur quoi le parlêtre peut se hisser pour se faire beau ». Dans la même ligne de pensée, on lit dans l'article d'**Angélica Marchesini** que « l'escabeau conduit au sinthome au statut de lien qui l'élève au mode d'une sublimation ». Elle illustre avec le Joyce étudié par Lacan comment l'écrivain est parvenu à l'exploit de faire la convergence du sinthome et de l'escabeau : « Joyce a donné vie à sa littérature, de jouissance opaque, et a élevé son objet d'art sur l'escabeau. »

Comparant le cogito lacanien et le cogito cartésien, **Leonardo Gorostiza** présente la conclusion de son travail, dont la première partie a été publiée dans le numéro 6 de ces *Papers*. Il accompagne les pas du long débat de Lacan avec Descartes, pour conclure que Lacan réintrojecte le corps dans le cogito cartésien laissant subtilement indiquée une question fondamentale, à savoir : « le point de nouage qui est précisément ce mystère, celui du corps parlant, le mystère de la parole et du corps », sur lequel opère notre clinique.

L'incidence de la parole sur le corps est illustrée par deux cas cliniques intéressants présentés

par **Gabriela Medin**. Elle oppose la vision médicale du corps à la compréhension psychanalytique et montre comment la clinique psychanalytique avance sur les impasses de la médecine. Le premier cas illustre comment un corps est construit en analyse ; le second, comment un corps déjà constitué est rectifié.

De forme différente, en s'appuyant sur le cinéma, **Dominique Carpentier** commente et analyse le film *Shame* dirigé par Steve McQueen (2011). C'est l'histoire d'un addict sexuel new-yorkais, qui est « Enfermé dans une jouissance Une dévastatrice ». Quelle serait la cure pour ce type de jouissance mortelle qui commence à proliférer à notre époque ? Pour ne pas se perdre dans le silence de la pulsion sans limite, ne serait-il pas indiqué de « croire (un peu) en l'amour, c'est-à-dire aux pouvoirs de la parole » ?

Provoqués par les auteurs, c'est aux lecteurs de prendre la parole.

*São Paulo, le 25 octobre 2015*

**Errata Corrige.** Dans la traduction française du *Papers 6* dans le texte de Massimo Termini la première ligne du texte est la suivante:

\*Au cours de l'avancée de l'enseignement de Lacan, la débilite est devenue une dimension intrinsèque au mental et pas seulement une catégorie de la clinique\*

## **L'Eclaireur de la psychanalyse**

**Sergio Caretto**

*Eclaireur*, c'est comme ça que Jacques-Alain Miller aime se qualifier dans son intervention qui ouvre les travaux en vue du prochain congrès de l'AMP « L'inconscient et le corps parlant » [1].

L'éclaireur (*explorator*) était un soldat de l'armée romaine qui, contrairement aux collègues *speculatores* qui se bornaient à observer les événements de manière isolée, avait comme mission d'aller en reconnaissance pour connaître la position et la force de l'ennemi ainsi que la voie et le lieu le plus approprié pour préparer le campement. L'éclaireur, cette fois-ci, s'avance dans le tout dernier enseignement de Lacan à partir du Séminaire *Encore* [2] en évoquant, non sans raison, le « transfert rémanent » qu'il suppose être à la base de la demande qu'il lui est adressée par la communauté analytique d'introduire, à chaque fois depuis plus de trente ans, le thème du prochain congrès de l'AMP. Un transfert donc, réduit à l'os, où le maître n'est plus le bien aimé sujet supposé savoir mais, comme l'indique Lacan en 1972, c'est le « je n'en veux rien savoir » [3] et la supposition qu'à faire lien entre l'un et l'autre soit plutôt une relation analysante différente par rapport à son propre *je n'en veux rien savoir*. Ce « je n'en veux rien savoir » qui ouvre le premier chapitre du Séminaire XX, intitulé par Jacques-Alain Miller *De la jouissance*, renvoie à la formulation utilisée par Freud dans le cas

clinique de l'*Homme aux loups* [4] à propos de l'hallucination du doigt coupé où il écrit que le patient ne voulait rien savoir de la castration au sens du refoulement.

Nous sommes donc convoqués, dès le début de l'exploration de J.-A. Miller, au seuil non seulement de ce qui divise le sujet et le situe en tant que représenté par un signifiant pour un autre signifiant, mais aussi, et surtout, de ce qui fait trou dans le langage et d'où le *parlêtre* peut s'éloigner et produire un dire inédit. Cela permet à l'analyste tout autant qu'à l'*Ecole sujet* non seulement de « sortir » et se détacher en tant que tel, mais aussi d'arriver à dire ce qu'il/elle fait dans son expérience en déchiffrant rétroactivement la logique qui la soutient. Ce n'est pas un hasard si J.-A. Miller reprend ici la question de la passe à la lumière du parlêtre, question introduite déjà en 2010 [5] pour souligner comment, à la fin de son enseignement, Lacan valorise dans la passe plutôt le versant de témoignage lié à l'urgence d'une satisfaction rencontrée à la fin de l'analyse, que celui qui sous-tend l'émergence du désir de l'analyste dans la cure.

Ce sont donc les témoignages de passe ainsi que ceux concernant l'exercice de sa propre pratique clinique qui font dire à J.-A. Miller que, de fait, l'analyste lacanien s'oriente aujourd'hui plus sur l'analyse du parlêtre que sur l'inconscient en tant que savoir à déchiffrer, opération qui lui permet d'élargir l'horizon de sa pratique avec, et au-delà, de la différenciation diagnostique.

« Substituer » l'inconscient avec le parlêtre ne veut pas dire supprimer l'inconscient dans sa structure signifiante mais viser son noyau de réel hors sens où quelque chose de la jouissance du symptôme, qui n'est pas prise dans la signification phallique, peut être atteinte et, en partie, « crevée ». [1] Plutôt que de l'interprétation qui déchiffre, il s'agit ici de « manipulation interprétative » [6], interprétation réduite à un dire qui, sur la voie de l'équivoque, arrive à faire trou dans le mur du langage et à faire résonner, dans le corps, la *lalangue* de ce parlêtre singulier.

Dans mon expérience, cet instant où le sujet supposé se voit s'évanouir avec les objets qui obturaient le trou auquel l'Autre se réduisait, correspondait à l'émergence d'un souffle vital inédit qui traversait le « corps », à l'instar d'un souffle de voix qui résonne dans une moitié vide. Je mets les guillemets au terme « corps » dans la mesure où loin d'être le corps dans sa matière narcissique symbolique, si chère à l'obsessionnel, plutôt que le corps-parchemin privilégié par l'inscription des signifiants refoulés comme dans l'hystérie, il se présentait plutôt comme lieu temporaire où le parlêtre pouvait camper, l'instant d'un éclair, la certitude de son existence. Certitude qui ne demandait plus d'être reconnue par l'Autre réduit donc à un trou, mais qui exigeait de revenir à l'Autre pour atténuer cette folle bévue propre à la passe du parlêtre. L'analyse lacanienne peut conduire chacun à saisir sa manière symptomatique et singulière avec laquelle le sujet de l'inconscient a mis entre guillemets le corps du parlêtre, en le bâillonnant sur la voie du symptôme ; inconscient mensonger donc en tant que porteur d'une vérité qui, nous rappelle Lacan, ne peut que se mi-dire.

A la fin de l'analyse, on pourrait dire que le sujet, confronté à ce que Freud définissait déjà comme le « refoulement primaire », à ce trou où il n'y a pas de signifiant qui tienne, peut maintenant consentir à laisser tomber les guillemets de l'Autre de la parole et du langage auquel il est aliéné et accueillir, dans le dire, le parlêtre qui l'habite, effet de l'incidence de la *lalangue* sur le corps.

Substitution qui s'accompagne au passage du symptôme au *sinthome* et à la possibilité de faire un usage averti, inventif et inédit du reste de jouissance qui demeure une fois que le symptôme est réduit à l'os.

---

L'éclair nommé *passé*, on le rencontre heureusement, tout comme heureusement il est destiné à passer en laissant, toutefois, en tant qu'écriture, un signe indélébile de son passage indicible ; passage qu'il faut refaire, à chaque fois, encore, sans aucune garantie. Comme nous l'enseigne l'explorateur, nous ne pouvons nous entretenir indûment sur notre propre passé, quitte à faire du campement une forteresse confortable, tout comme les postfreudiens l'ont fait avec l'Internationale psychanalytique : plus d'exploration.

L'éclaireur J.-A. Miller au fond c'est comme s'il convoquait aujourd'hui l'École Une, son *Ecole sujet*, à cette *passé* du parlêtre, en constatant ou, mieux encore, en interprétant, le temps logique en acte dans notre École. D'ailleurs, cette interprétation arrive après des années de travail où l'exploration de J.-A. Miller s'oriente sur ce que peut comporter pour la pratique, tout comme pour la théorie psychanalytique, la conception de l'inconscient réel dans sa différence de l'inconscient transférentiel, différence présente dans le tout dernier enseignement de Lacan. Les leçons des 21 et 28 mars 2007 sur l'inconscient réel présentent de manière systématique l'avancement d'une psychanalyse toujours plus orientée à serrer le réel de la jouissance qui concerne le parlêtre à partir d'une interprétation qui produit des « effets de trou », plutôt que choisir la voie des « effets de sens », de sens inconscient qui vice versa alimente le symptôme même et reporte indéfiniment la cure.

Cette substitution de l'inconscient avec le parlêtre ne peut se réduire à l'effet d'une métaphore « réussie » par l'opération du Nom-du-Père où un signifiant en substitue un autre qui tombe sous la barre. L'enjeu n'est plus seulement le signifiant mais la lettre. La question est bien plus complexe à réaliser qu'à dire. Ce qui est ici en jeu c'est quelque chose qui touche de près la sublimation car il s'agit de peser sur la jouissance du parlêtre, jouissance que, comme nous le rappelle J.-A. Miller dans le dernier Lacan, se trouve plus du côté du réel que du symptôme et donc s'avère plus mystérieuse.

Pour conclure, en étant à Turin ma ville natale ainsi que celle où l'éclaireur en 2000 avait formulé sa *Théorie de Turin, sur l'École Sujet*, je me demande si le campement qui aujourd'hui nous est proposé pour relancer la recherche psychanalytique et l'École dans son ensemble, n'amènera pas J.-A. Miller à explorer et, éventuellement, à nous proposer une deuxième théorie, peut-être encore une fois de l'escabeau de Turin, sur : *L'École parlêtre*.

*Traduit de l'italien par Rachele Giuntoli*

[1] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant » – Présentation du thème du X<sup>e</sup> congrès de l'AMP à Rio en 2016, *Scilicet*, Paris, coll. Rue Huysmans, p. 21- 34.

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975.

[3] *Ibid.*

[4] Freud S., « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux loups) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.

[5] Miller J.-A., « La *passé* du parlêtre », *La Cause freudienne*, mars 2010, n° 74, p. 113-123.

[6] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII. *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 38.

## De l'escabeau au *sinthome* et retour

**Elisa Alvarenga**

Dans son argument pour le Congrès de l'AMP, Jacques-Alain Miller définit l'escabeau comme le piédestal sur quoi le *parlêtre* se hisse, monte pour se faire beau. L'escabeau est du côté de la jouissance de la parole qui inclut le sens, « jouissance de la parole que Lacan identifie, avec audace et avec logique, à la jouissance phallique en tant qu'elle est dysharmonique au corps » [1]. En revanche, la jouissance propre au *sinthome* exclut le sens. Faire une analyse, c'est travailler à la castration de l'escabeau pour mettre au jour la jouissance opaque du *sinthome*, tandis que faire la passe, c'est jouer du symptôme ainsi nettoyé pour s'en faire un escabeau, aux applaudissements du groupe analytique. Mais il y a une différence entre le premier escabeau et le deuxième, ce que les témoignages des AE nous permettent de vérifier.

Patricio Alvarez, souligne dans *Papers 1*, la relation entre l'escabeau et le fantasme, éclairée par J.-A. Miller dans *Los signos del goce* et dans *Sutilezas analíticas*. Ainsi, la « scabeustration » [2] dont parle Lacan dans « Joyce le Symptôme » implique une destitution du fantasme phallique afin de mettre en évidence la jouissance opaque du symptôme. Mais pourquoi une fois disjoint l'escabeau du fantasme, la passe consisterait-elle à faire du *sinthome* un escabeau ? Pour J.-A. Miller, la passe prend le sens de comment faire avec le *sinthome* et faire la passe est une invitation à fabriquer du sens, mais « sens qui dénote le *sinthome* ». Il ne s'agit pas de la liberté d'un sujet barré, vidé, mais « de la prison du *parlêtre* » [3]. Cette prison, à mon avis, n'est pas sans rapport avec la question de Lacan à la fin du Séminaire XI, sur comment le sujet vit la pulsion après la traversée du fantasme, ou sur un savoir-faire avec le symptôme à la fin de l'analyse, savoir-faire avec l'impossible.

Éric Laurent, dans son cours sur « Parler avec son corps-escabeau » [4], déploie la relation entre l'escabeau et la sublimation : le piédestal sur lequel le *parlêtre* se hisse est ce qui lui permet de « s'élever lui-même à la dignité de la Chose », tel que propose Lacan dans le Séminaire VII, *L'Éthique de la psychanalyse*. Le problème de la sublimation consisterait à rendre compte comment la jouissance auto-érotique de la pulsion va en direction du désir de l'Autre.

J.-A. Miller dans son argument dit que l'escabeau est un concept qui traduit la sublimation freudienne dans son croisement avec le narcissisme. Mais, il s'agit d'un narcissisme modifié, souligne É. Laurent, dans la mesure où il ne s'agit pas seulement d'image, mais du rapport de croyance qui lie le *parlêtre* au corps. C'est un narcissisme où le corps est idolâtré dans un rapport de méconnaissance particulier.

Dans le Séminaire XXIII, *Le Sinthome*, Lacan dit que le *parlêtre* adore son corps parce qu'il croit qu'il l'a. « En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance - consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant » [5].

Un an avant, dans une conférence à Nice [6], Lacan avait énoncé que l'homme aime son image comme ce qui lui est le plus prochain, mais il n'a aucune idée de son corps. Il croit que c'est son moi, mais ce corps est en réalité un trou, et puis, dehors, il y a l'image. Selon É. Laurent, pour Lacan, ce qui vient en premier ce n'est pas la représentation, l'image, mais c'est le corps, marqué par le trauma. Le corps, c'est un trou, et le *parlêtre* essaye de remplir ce trou avec une croyance. Si, à l'époque du Séminaire VII, Lacan installait la place de la jouissance comme un vide, et s'intéressait aux objets qui viennent peupler ce vide, en 1975, l'on a d'abord le trou et ensuite l'image comme la première représentation qui fait barrière devant ce trou. L'escabeau c'est ce que conditionne chez l'homme le fait qu'il *vit de l'être* ou qu'il *vide l'être*. Le corps est le trou, le *trouma*. Le *parlêtre* a son corps à partir du trou, il est un être de

vide.

Nous pouvons vérifier cela d'une façon singulière, à partir de deux témoignages de la passe de deux AE, Ram Mandil et Jésus Santiago. Ram avec le vide dans le sac qu'il ne doit plus remplir comme impératif surmoïque. Avec le symptôme de « ensacheur de demandes », il essayait de donner une mesure phallique à tout ce qui se présentait comme demande de l'Autre. Au travers de son fantasme, il tentait convertir le manque dans l'Autre en objets passibles d'être « ensachés ». La formule « il y a un vide dans son corps et il doit être rempli » permet d'appréhender la signification phallique donnée à ce vide. L'interprétation de l'analyste lui permet d'apercevoir que c'est impossible d'avoir la bonne mesure et que c'est justement à partir du vide qu'un corps peut se structurer. Émerge, alors, la figure du sac vide qui est de l'ordre d'un sinthome qui lui apporte satisfaction [7].

Ram explique que dans son expérience, l'ouverture des orifices corporels a été vécue, dans l'imaginaire, comme une rencontre avec l'inconsistance corporelle. Le masochisme peut être une sortie par où le parlêtre essaye de s'assurer de la consistance de son corps. Autant plus effrayant qu'il soit la façon de vivre la scène fantasmatique, son corps était là. Le consentement avec un vide inassimilable dans son corps, la prise en compte de la consistance corporelle dans la perspective du *pas-tout*, ouvre la possibilité d'extraire une nouvelle satisfaction à partir de ce vide, là où la réponse fantasmatique était celle de faire consister un corps lourd et mortifié [8].

Dans le cas de Jésus Santiago, nous trouvons la satisfaction de la pulsion ce qui provoque un creux et un vide qui ne doit plus être rempli par le sujet comme objet sacrificiel. « Le scopique est un enjeu qui se sert de l'artifice phallique pour déguiser ce qui est la réelle nature de la pulsion, à savoir, son creux, son vide intrinsèque ». Cette nature de la pulsion a un rapport avec la vie, tandis que les semblants du phallus dissimulent sa dimension mortifère. L'or de la pulsion se trouve dans le vide, tandis que la tromperie du fantasme exacerbe son attachement à jouissance sacrificielle [9].

Pour Jésus, l'ouverture vers l'amour exige le resserrage progressif du vide pulsionnel. Le rêve *Q*, inoubliable dans son expérience d'analyse, prend un poids important dans la chute de la défense phallique du fantasme. Dans ce rêve, il va montrer à un ami la formule qu'il a trouvée pour la solution du problème du masculin, mais il ne trouve que des feuilles blanches avec la « Formule Q ». Où devrait être la solution, il y a le vide et quand il raconte ce rêve en analyse, en français, la phonation révèle l'essentiel de quoi il s'agit : *formule cul*. Il se rend compte donc, de l'investissement phallique entre le fantasme et la phonation. La fixation débile du fétichisme scopique du fantasme est bouleversée par l'élucubration du savoir de l'inconscient et l'énonciation provoquée par la phonation permet la dissolution de la phallicisation de l'orifice au nom du réel inscrit dans le trou de la pulsion [10].

Dans les deux cas, la castration de l'escabeau est liée à la destitution d'un fantasme phallique, où se trouve en question une jouissance masochiste, sacrificielle. La « scabeustration » vide l'être et donne existence au vide, avec une nouvelle forme de satisfaction. Mais pour faire la passe il ne suffit pas de rencontrer la jouissance opaque du sinthome, dépouillé du fantasme phallique. Il faut refaire le lien avec l'Autre, et c'est là que l'escabeau réapparaît comme ce sur quoi le parlêtre peut se hisser pour se faire beau face au groupe analytique. Pour Jésus, il s'agit de consentir à être le « con » d'une femme, puisque l'amour implique vivre la pulsion au-delà de l'ingérence du fantasme. Pour Ram, il s'agit du passage de l'oblativité, qui implique une mortification du désir, à la générosité, qui signifie donner ce qu'on n'a pas.

- 
- [1] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant » – Présentation du thème du X<sup>e</sup> congrès de l'AMP à Rio en 2016, *Scilicet*, Paris, coll. Rue Huysmans, Paris, 2015, p. 32.
- [2] Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 567.
- [3] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 4 mars 2009, inédit.
- [4] Laurent É., « Parler la langue du corps », Quatrième leçon, (disponible à l'adresse : [www.radiolacan.com](http://www.radiolacan.com)).
- [5] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 66.
- [6] Lacan J., « Le phénomène lacanien » (1974), *Section clinique de Nice*, 2011, p. 23.
- [7] Mandil R., « O falo e o real (O que se torna o falo, no final?) » [NT : « Le phallus et le réel (Qu'est-ce que devient le phallus, à la fin ?) »], in *Curinga 39*, Belo Horizonte, EBP-MG, 2015, p. 186-7.
- [8] Mandil R., « Lo que no cesa », testemunho apresentado nas Jornadas da EOL em 2014 [NT: « Ce que ne cesse pas », témoignage présenté lors des Journées de l'EOL en 2014].
- Cf. Mandil R., « Ensemble vide », *La Cause du désir*, n° 86, mars 2014, p. 78-81.
- [9] Santiago J., « La nom et le trou », *La Cause du désir*, n° 87, juin 2014, p. 110-114.
- [10] Santiago J., « *Omnia vincit amor* », testemunho apresentado no Congresso dos membros da EBP em abril de 2015. [NT: « L'Amour victorieux », témoignage présenté lors du Congrès des membres de l'EBP en avril 2015].

## **Escabeau : le nouveau nom de la sublimation**

**Angélica Marchesini**

L'intérêt croissant accordé au thème de l'escabeau dans son rapport à la sublimation nous a fait nous interroger sur ce lien qui, a priori, rapproche deux concepts difficilement comparables. Jacques-Alain Miller, dans la Présentation du X<sup>e</sup> congrès de l'AMP, apporte une corrélation entre la sublimation et l'escabeau, faisant de ce dernier un concept transversal qui traduit de façon imagée la sublimation freudienne, mais, souligne-t-il, à son croisement avec le narcissisme.

Cette connexion n'est pas simple. Lorsque Freud se réfère à la sublimation, c'est pour l'assimiler à une substitution, à une déviation. Freud nous en avertit à partir des perversions : « Elles sont dues au développement de germes qui tous sont contenus dans la prédisposition sexuelle non différenciée de l'enfant, germes dont la suppression ou la dérivation vers des buts sexuels supérieurs – la sublimation – est destinée à fournir les



---

forces d'une grande part des œuvres de la civilisation. [1] Dans les cas de transferts d'une chose à une autre, « ils ont subi une atténuation de leur contenu, une *sublimation*, comme je dis » [2]

C'est dans cette substitution même que résiderait la plus grande force de la sublimation. Dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Freud expose le procédé par lequel les forces pulsionnelles sexuelles sont déviées de leurs buts et orientées vers de nouveaux buts, « un processus qui mérite le nom de *sublimation* » [3]. Lacan s'interroge sur ce point : « Qu'est-ce que la sublimation, en effet ? Qu'est-ce qu'elle peut être, si nous pouvons la définir avec Freud comme *une activité sexuelle en tant qu'elle est déssexualisée ?* » Quand Lacan dit ensuite que « cette forme peut se vider de la pulsion sexuelle – ou, plus exactement, que la pulsion elle-même, loin de se confondre avec la substance de la relation sexuelle, est cette forme même [...] pur jeu du signifiant » [4], nous en concluons que la sublimation peut ainsi se définir comme une réduction à un pur jeu du signifiant, jeu qui amène à supposer que l'on puisse s'intégrer au niveau social ou trouver sa place dans l'activité culturelle. Plus tard, avec le séminaire *Encore*, Lacan nous enseigne, précise J.-A. Miller, que « le signifiant est une sublimation. [...] parler, manier les signifiants, c'est du même coup sublimer » [5].

### **Parlêtre et escabeau**

Il faut donc se demander d'où vient le lien entre la sublimation freudienne et l'escabeau, en rapport avec la fin de l'analyse. Selon J.-A. Miller, l'escabeau psychanalytique est la sublimation, « mais en tant qu'elle se fonde sur le *je ne pense pas* premier du parlêtre ». Ce *je ne pense pas* est « la négation de l'inconscient par quoi le parlêtre se croit maître de son être » [6]. Ainsi, le parlêtre se croit maître, présomptueux et revêtu d'importance.

J.-A. Miller indique que sur ce versant de la sublimation, la seule voie qui s'ouvre au parlêtre est « de se faire dupe d'un réel, [...] un réel auquel croire sans y adhérer » [7].

Freud, dans « Caractère et érotisme anal », avait observé que certains traits du sujet adulte seraient des sublimations de plaisirs infantiles ou des formations réactionnelles contre ceux-ci. Sur ce point, revenons à J.-A. Miller quand, se référant à la sublimation, il fait allusion à la métamorphose de l'objet : « Ce *petit a* cause du désir, que Lacan a pu qualifier de saloperie, prend valeur de souverain bien. » [8] J.-A. Miller précise que « Lorsque la jouissance est présentée comme l'objet *petit a* de la pulsion, on en fait la liste [...] – l'objet oral, l'objet anal, l'objet scopique, [...] Mais quand vous pensez la jouissance comme plus-de-jour, [...] les objets de la consommation sont inclus dans la liste des objets *petit a*. [...] au-delà des objets en quelque sorte « naturels » [...] tous les objets de l'industrie, de la culture, de la sublimation. » [9]

Une certaine acception du terme de sublimation provient donc de l'alchimie, et rend compte de *la transformation du vil métal en or pur*. Dans le domaine de l'esthétique, le sublime se définit par « l'élévation qui représente une source d'inspiration humaine » [10]. Il doit alors être porté à sa juste hauteur. Ainsi le choix d'un lieu élevé pour la statue d'un Dieu ou pour celle d'un héros. Le sublime répond donc là à un idéal d'élévation.

Soulignons que, dans « L'être et l'Un », J.-A. Miller parle d'élévation pour la sublimation freudienne : « Il est seulement permis aux processus secondaires de diriger, de faire dévier

---

les processus primaires vers ce qu'il [Freud] appelle des goûts plus élevés, et c'est ce que, plus tard, il appellera la sublimation. [11]

Cependant, en croisant l'escabeau avec le narcissisme, J.-A. Miller nous met face à une autre difficulté. Il indique que quand Lacan envisageait la traversée du fantasme comme fin de cure, c'était sur le mode d'une traversée du narcissisme, au sens où cette relation profonde à l'image de soi s'interpose et fait écran. C'est pourquoi, dans son lien au narcissisme, l'escabeau n'a pas à être la cage où se trouveraient les illusions séductrices de l'imaginaire narcissique.

Sur cette perspective de traversée du narcissisme, J.-A. Miller précise : « En somme, la fin d'une analyse consiste à ce que je devienne un sujet compatible avec les autres, par là avec l'ordre du monde » [12]. À première vue, il semblerait qu'il indique un autre narcissisme, celui dans lequel les autres sont contemplés.

Dans *Joyce le Symptôme*, Lacan pose que « l'S.K.beau est premier parce qu'il préside à la production de sphère » [13]. Dans ce même texte, il affirme que l'escabeau tient au fait que l'homme a un corps, dans lequel il y a des événements. Ce qui émerge là est un nouveau narcissisme, non plus en termes imaginaires, mais référé à un corps parlant, ni imaginaire ni symbolique mais vivant : c'est le corps affecté de jouissance. [14]

Ce corps qui parle, jouit aussi. Et J.-A. Miller, dans ce « corps parlant », y situe deux jouissances : celle du corps, qui soutient le *sinthome*, et celle de la parole, qui mène à l'escabeau. L'escabeau serait alors la sublimation sur le versant de la parole, puisque manier les signifiants, c'est sublimer. C'est là où est impliquée la sublimation, « C'est prendre la parole comme un mode de satisfaction spécifique du corps parlant. » [15]. Et c'est cette jouissance de la parole qui nous porte à l'escabeau.

Si sublimation est un mot sublime, « c'est bien pourtant ce que Lacan ravale en l'appelant l'escabeau dans "Joyce le Symptôme". [...] L'escabeau : la philosophie, l'éthique, l'esthétique. Surtout le beau – qui est dans *escabeau*. Lacan le fait voir en écrivant *S.K.beau*. C'est là le nouveau nom de la sublimation. » [16]

### **La castration de l'escabeau**

Dans sa Présentation, J.-A. Miller souligne que « Faire une analyse, c'est travailler à la castration de l'escabeau pour mettre à jour la jouissance opaque du symptôme. » [17] Si, avec l'escabeau nous nous élevons, et avec l'escabeau « *on se monte... la tête* » [18], demandons-nous en quoi consiste sa castration...

Du côté de la jouissance de la parole, l'escabeau inclut le sens. Le travail de castration pourrait avoir pour but de faire taire le sens et ainsi donner lieu au surgissement de la jouissance propre au symptôme, dont le sens est exclu car c'est une jouissance hors du sens. L'analysant parle et l'analyste coupe, utilise les ciseaux comme le dit Lacan. Ce qui mène à une zone hors de toute garantie.

Je pense que c'est à partir de ce point que nous pouvons valoriser la castration de l'escabeau : quand nous savons que le parcours d'une analyse nous met face à cette affaire de castration. L'analyste essaie d'agir sur l'escabeau du névrosé pour aller vers une castration de cette jouissance de la parole.

---

En 1987, J.-A. Miller faisait aussi un lien entre les termes d'escabeau et de fantasme, indiquant que l'escabeau est ce sur quoi l'homme peut se hisser pour se faire valoir, « autre nom de la monture du fantasme » [19]. Le montage du fantasme fait croire que nous gardons un lien à l'Autre par le biais de l'objet. Peut-être est-ce par cette indication que J.-A. Miller rapproche l'escabeau du névrosé du fantasme. L'escabeau psychanalytique serait-il alors un escabeau avec lequel nous reprenons un lien à l'Autre ?

L'escabeau donne au *sinthome* le statut d'un lien qui, comme nous l'avons indiqué, l'élève, telle une sublimation. Ainsi, l'exploit de Joyce est d'avoir fait se conjindre le symptôme et l'escabeau. Joyce a donné vie à sa littérature - à la jouissance opaque - et a élevé son objet d'art sur l'escabeau. En lien à l'Autre, et sur le versant de la jouissance de la parole, ce que l'escabeau indique, c'est que la parole est jouissance. J.-A. Miller identifie cela à la *jouissance du blablabla* : « Du fait qu'il parle, le corps n'est pas pour autant lié à l'Autre » [20], mais à sa jouissance propre. Reste ouverte la question de ce qu'il en résulte de se prévaloir du symptôme pour s'en faire un escabeau.

*Traduit de l'espagnol par Geneviève Cloutour-Monribot et Joan Busquets*

[1] Freud S., « Fragment d'une analyse d'hystérie », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1985, p. 35-36.

[2] Freud S., *Ibid.*, p. 87.

[3] Freud S., « La sexualité infantile », *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 100.

[4] Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Éditions de La Martinière et Le Champ Freudien Éditeur, 2013, p.570-571.

[5] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Pièces détachées » enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 12 janvier 2005, inédit.

[6] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant » – Présentation du thème du X<sup>e</sup> congrès de l'AMP à Rio en 2016, *Scilicet*, Paris, coll. Rue Huysmans, 2015, p. 30.

[7] Miller J.-A., *Ibid.*, p. 33.

[8] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 26 novembre 2008, inédit.

[9] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n°43, octobre 1999, p.23

[10] Bayer R., *Histoire de l'esthétique*, Paris, Editeur Armand Colin, 1961. [11] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'être et l'Un », cours du 11 mai 2011, inédit.

[12] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'être et l'Un », *op. cit.*, cours du 6 avril 2011, inédit.

[13] Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 565.

[14] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op.cit.*, p. 21.

[15] Miller J.A., *Ibid.*, p. 28.

[16] Miller J.A., « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », cours du 12 janvier 2005, inédit.

[17] Miller, J.A., « L'inconscient et le corps parlant », *op.cit.*, p. 31.

[18] Miller J.A., L'orientation lacanienne. Pièces détachées », cours du 12 janvier 2005.

[19] Miller J.A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », cours du 24 juin 1987, inédit.

[20] Miller J.A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 28.

---

## **Le cogito lacanien et le corps**

**Leonardo Gorostiza**

(Deuxième partie)

### ***Le cogito et le corps parlant***

Comme on le sait, Lacan a produit au long de son enseignement de nombreuses variations du cogito cartésien : « Je pense là où je ne suis pas », « Je suis là où je ne pense pas », « Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas » pour n'en citer que quelques unes. Mais ce que l'on constate, c'est que – comme Marie-Hélène Brousse [1] l'a bien souligné – vers la fin de son enseignement, Lacan opère de plus en plus une réintroduction du corps au lieu même où le cogito l'avait expulsé. Ainsi, si Descartes fonde son cogito sur l'expulsion du corps, nous voyons Lacan réaliser progressivement un mouvement inverse. C'est-à-dire qu'il construit un cogito à partir du corps, mais d'un corps, naturellement, affecté par le signifiant et non pas antérieur à lui [2]. C'est ce qui se déduit de la formule « le signifiant est la cause de la jouissance », dimension du signifiant étroitement liée à la définition que Lacan, à partir de Joyce, a donné du symptôme : le symptôme comme événement de corps [3].

Cependant, si nous considérons la subtile indication de Jacques-Alain Miller lors de sa conférence préparatoire à notre prochain congrès de l'AMP, il conviendrait peut-être de voir si Lacan n'a pas pris de Descartes lui-même le point d'appui pour cette opération.

Mentionnant le fait que Lacan a dit un jour que le « corps parlant » était un mystère, J.-A. Miller indique que « Chez Descartes, ce qui fait mystère mais reste indubitable, c'est l'union de l'âme et du corps. » [4] Et soulignant ce que Descartes avait formulé dans sa « Sixième méditation », il précise que « Cette union, en tant qu'elle concerne mon corps, *meum corpus*, vaut comme troisième substance entre substance pensée [5] et substance étendue. » [6] Et l'on découvre que « le doute épargnait aussi l'union du *je pense* avec le corps » [7].

Ainsi, après avoir souligné que dans ses *Méditation cartésiennes* Husserl affirme que ce « mon corps » n'est pas un simple corps physique (qui correspondrait à la substance étendue de Descartes), mais une « chair » (*Leib*), « ma chair » (*meinen Leib*), qui correspondrait à « ce qui apparaissait à Descartes sous les espèces de l'union de l'âme et du corps. » [8], J.-A. Miller peut conclure que, pour nous, le mystère cartésien de l'union psychosomatique se déplace vers le mystère de l'union de la parole et du corps, non plus dans le registre de l'imaginaire mais comme fait d'expérience dans le registre du réel [9].

Dans ce contexte, il est intéressant que Husserl – cherchant de quelle façon je peux percevoir le corps de l'autre comme « corps de chair » [10] si l'autre m'apparaît comme un « corps physique » – parle d'une « aperception par analogie » [11] qui « contient une intentionnalité qui renvoie à une “création première” » [12]. Une façon d'indiquer, peut-être, ce mystère de l'union de la parole et du corps dans sa dimension réelle.

### ***La pensée est jouissance***

---

À un moment, Jacques-Alain Miller a démontré de quelle manière les formidables passages des Mémoires du Président Schreber, où celui-ci décrit l'expérience de ce qu'il appelle « le jeu forcé de la pensée », constituent un exemple paradigmatique de comment le signifiant affecte le corps, c'est-à-dire comment il est cause de jouissance [13]. Exemple qui à mon sens permet aussi de vérifier le nouveau cogito lacanien introduit dans « La Troisième » d'où nous sommes partis [14].

Mais en outre, J.-A. Miller montrait alors que la névrose obsessionnelle pour sa part, met en évidence la thèse que la pensée *est* jouissance [15], jouissance qui perturbe l'âme, qui est ce qui donne au corps son unité imaginaire.

Ici, on perçoit un petit déplacement. Parce que ce n'est pas la même chose de dire « la pensée est *cause* de jouissance », que de dire « la pensée *est* jouissance ». Qu'est-ce qui est impliqué dans ce léger déplacement ? L'introduction de la dernière variation produite par Lacan sur le cogito cartésien, qui se trouve dans *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome* : « Certes, le corps ne s'évapore pas, et, en ce sens, il est consistant, le fait est constaté même chez les animaux. C'est bien ce qui est antipathique à la mentalité, parce qu'elle y croit, d'avoir un corps à adorer. C'est la racine de l'imaginaire. » [16]

Nous avons ici deux statuts du corps : l'un comme l'image qu'on adore, l'autre comme quelque chose qui ne s'évapore pas et que Lacan met en correspondance avec le corps animal.

Jusqu'ici la traduction espagnole est parfaite, mais la suite en offre une variation possible. Ainsi, quand dans la version espagnole nous lisons « *Yo lo curo, es decir, lo engordo, luego, lo sudo* » [17] et dans la version française « Je le panse, c'est-à-dire, je le fais panse, donc, je l'essuie » j'entends qu'il y a une équivoque à considérer.

Parce que même s'il est vrai qu'écrire *penser* avec une *a* (*panser*) ce qui peut alors se traduire par « donner un remède » ou « soigner », indiquant ainsi que la pensée est comme un emplâtre [18], je crois que cette dimension de la pensée, en lien à l'imaginaire, dilue cette autre dimension de la pensée qui ne manque pas d'avoir des effets sur le corps réel.

C'est de ce point de vue que cette autre traduction, qui me semble convenir au maintien des deux dimensions en jeu, serait la suivante, qui traduit bien comment le versant viscéral, *la panse* est en lien à la pensée : « *Yo lo panzo, es decir, lo hago pansa, luego, lo sufro* » [19], car Lacan joue ici avec l'équivoque en français entre *pense* et *panse*. D'autre part, « essuie » peut se traduire par « je souffre » et s'entendre dans l'homophonie entre « es-suie » et « je sue ». Dans ce cas je crois que l'on peut aller jusqu'à : « *Yo lo panso, entonces, sudo la gota gorda* » [20].

Quoi qu'il en soit, le point central est qu'ici Lacan achève ce mouvement de réintroduction du corps que le cogito cartésien – lu en opposition et en disjonction entre substance pensante et substance étendue – avait expulsé. Non seulement Lacan « en arrive ainsi à lever ce dernier voile cartésien et découvre, sous l'idéal de la pensée, la crudité de la jouissance » [21], mais il indique subtilement un point de nouage qui est précisément ce mystère, celui du corps parlant, le mystère de l'union de la parole et du corps sur lequel nous continuerons à travailler en vue de notre prochain congrès à Rio de Janeiro.

*Traduit de l'espagnol par Anne Goalabrè-Biteau*

- 
- [1] Brousse M.-H., « Variations sur le cogito », *Horizons*, 01/2004, n° Hors-série, p. 54-65.
- [2] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse » (2008-2009), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit.
- [3] Lacan J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 569.
- [4] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant » – Présentation du thème du X<sup>e</sup> congrès de l'AMP à Rio en 2016, *Scilicet*, Paris, coll. Rue Huysmans, 2015, p. 26.
- [5] Il serait peut-être plus précis de dire ici : « substance pensante ».
- [6] *Ibid.*
- [7] *Ibid.*
- [8] *Ibid.*, p. 311.
- [9] *Ibid.*
- [10] En allemand : *Leib-körper*
- [11] Husserl E., « Cinquième méditation », *Méditations cartésiennes*, Paris, Vrin, 1992, p. 178.
- [12] *Ibid.*, p. 181.
- [13] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'expérience du réel dans la cure psychanalytique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 9 juin 1999, inédit.
- [14] Cf. Bitácora *Lacanianana*, número 2, Revista de la NEL, 2013. (Voir la première partie de ce texte dans *Papers* n° 6.)
- [15] Miller J.-A., *Ibid.*
- [16] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 66.
- [17] « Je le soigne, c'est-à-dire, je l'engraisse, donc, je le sue ».
- [18] Cf. Miller J.-A. « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 1<sup>er</sup> décembre 2004, inédit.
- [19] Traduction de Graciela Esperanza : « Je le panse, c'est-à-dire, je le fais panse, donc, je le souffre ».
- [20] « Je le panse, donc, je sue à grosses gouttes »
- [21] Cf. *Bitácora Lacanianana*, número 2, Revista de la NEL, 2013, p. 102.

## **Mystères du corps infantile**

**Gabriela Medin**

La clinique en intersecteur pédiatrique nous offre un champ de recherche privilégié par rapport au thème du prochain congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse, puisqu'elle nous permet une rencontre avec les questionnements et les mystères du corps infantile, face auxquels la médecine dévoile ses impasses.

Le mystère du corps humain est précisément qu'il ne s'agit pas d'un organisme animé par les lois de la biologie mais d'un corps parlant, un corps habité par les signifiants. À partir de l'orientation lacanienne nous pouvons dire que c'est à partir de la marque du signifiant que se produit une extraction de jouissance qui mortifie le vivant, produit l'objet et fait de la chair, un corps. Deux opérations sont en jeu : la significantisation et la corporisation.

---

Dans *Radiophonie*, Lacan déclare : « Je reviens d'abord au corps symbolique qu'il faut entendre comme de nulle métaphore. A preuve que rien que lui n'isole le corps à prendre au sens naïf, soit celui dont l'être qui s'en soutient ne sait pas que c'est le langage qui le lui décerne, au point qu'il n'y serait pas, faute d'en pouvoir parler » (1). Voilà « le mystère [...] de l'union de la parole et du corps » (2).

Néanmoins, comment advient ce mystère ? Comment se constitue un corps ? Comment passe-t-on d'être à avoir un corps ?

La clinique avec des enfants et des adolescents nous enseigne que le corps ne vient pas d'emblée. Corps et sujet vont ensemble et dans sa constitution, la variable temporelle a un rôle à jouer. Cependant, comment tenir compte de l'incidence de la variable temporelle sans tomber dans le piège de considérer qu'il s'agit seulement d'une question de maturation ?

« On n'acquiert pas non plus un corps parlant par un apprentissage ou un processus évolutif, mais au cours d'une expérience dans laquelle est impliquée la jouissance, la satisfaction de la pulsion » (3).

Pour penser comment inclure la variable temporelle, à partir de la psychanalyse, nous pouvons prendre l'affirmation de Lacan dans le Séminaire VI, où il déclare que « l'enfant est, en somme, entièrement pris dans le jeu de deux lignes » (4) « entre énoncé et énonciation » (5). « Chez l'enfant, quelque chose [...] ne s'est pas encore distingué dans la structure » (6). Ceux qui travaillent avec des enfants, savent qu'« il n'est pas de travail éclairé par la psychanalyse avec un enfant sans questionner pour chaque enfant l'état d'effectuation de la structure qu'il présente » (7).

Avoir un corps va dépendre de la façon dont se nouent imaginaire, symbolique et réel pour chaque sujet. S'il s'agit, de monter alors ce bricolage singulier, la construction du corps aura besoin de temps - il y a des temps du corps comme il y a des temps de l'effectuation de la structure.

Initialement, l'enfant dépend de l'Autre pour se constituer comme sujet. C'est à travers l'Autre qu'il accède au langage, à travers un Autre incarné qui nomme. Le discours de l'Autre l'institue et le traumatise également. Ce sont les marques de *lalangue* dans le corps qui constitueront le plus singulier du sujet et installeront un certain mode de jouissance.

Pendant l'enfance des événements peuvent arriver qui font obstacle ou qui interrompent le travail du sujet pour se faire un corps, et la rencontre avec un analyste, à ce moment-là, permettra que ce travail soit repris.

Pour réfléchir à propos du corps dans l'enfance, je vais prendre deux vignettes cliniques d'enfants pour lesquels on a diagnostiqué une maladie grave, parfois rare, qui peut supposer une menace pour sa vie. Ce sont de cas où quelque chose de l'ordre du réel se fait présent et convoque la réponse du sujet.

J'ai connu Juan quand il avait trois ans, la mère se dit préoccupée, car il a des difficultés pour participer aux jeux physiques avec les autres enfants et ne s'intègre pas aux activités de l'école. Dans la consultation de réadaptation on indique que sa motricité correspond à un âge inférieur à son âge chronologique. Effectivement, il est de petite taille et il a des difficultés dans l'usage de son corps : il ne descend pas les escaliers, il court de manière un peu maladroite, ne contrôle pas ses sphincters. Cependant, les pédiatres assurent que ces difficultés ne sont pas en rapport avec le syndrome dont il souffre. Pour la mère de Juan le

---

diagnostic est une énigme, son fils souffre d'une maladie rare, mais qui n'a pas encore de nom pour elle, elle ne s'en souvient jamais.

Elle est angoissée parce que maintenant, quand elle le voit avec d'autres enfants de son âge, elle se dit que son fils est différent. Elle s'est appliquée dans les soins parce qu'elle le percevait comme « fragile et menacé ». Elle a tout laissé pour le soigner. Juan a eu plusieurs hospitalisations durant ses premières années de vie, sa mère restait avec lui pendant que son père travaillait. Elle se souvient de ces hospitalisations comme des moments d'une intense angoisse pendant lesquels elle se concentrait sur les soins à prodiguer que les médecins conseillaient.

Se faire un corps dépend de l'intervention de l'Autre, incarné par un adulte important qui prend à sa charge les soins. Dans des cas comme celui-ci, dans lesquels le corps de l'enfant prend, d'une certaine manière, valeur de réel pour l'Autre et convoque un point d'insupportable, impossible à comprendre, la libidinisation se présente obturée et produit, comme effet, des failles dans la constitution du corps. Le sujet peut répondre au réel de la maladie précoce s'il y a un Autre incarné qui le soutient. Nous voyons chez Juan que les marques de la rencontre avec le réel de la maladie, à un moment où il « n'avait pas » un corps, ont laissé dans le sien les marques d'une fragilité. La cure de Juan a supposé un travail de construction et de production d'un corps.

María a cinq ans quand on diagnostique un neuroblastome dont le traitement inclut une chimiothérapie, une chirurgie et une greffe de moelle osseuse. Une fois la greffe et le traitement terminés, elle présente un symptôme inexplicable pour les médecins : elle ne peut pas avaler, même sa propre salive. Elle est tout le temps en train de demander des petites serviettes avec lesquelles elle sèche la salive qui tombe de sa bouche. Elle parle peu car le symptôme est très gênant. On lui fait passer tous les examens médicaux nécessaires qui permettent d'écarter une causalité organique. Il n'y a pas de raison pour la médecine mais María n'avale pas, rien ne passe dans sa gorge.

Lors des premières rencontres, elle choisit de jouer avec de la pâte à modeler, fait des formes, des tubes longs et fins. Je lui dis : « Miam, des spaghettis ! » - « Oui, avec des boulettes comme celles que fait ma grand-mère. » Elle est enthousiaste, nous faisons différents plats qu'elle aime et nous jouons à les manger. Je fais une sucette et elle me dit : « hum, c'est moche ! » - « Comment tu n'aimes pas les sucettes ? » Surprise, je l'interroge. « Non, c'est ce qu'on me donnait toujours à l'hôpital de jour, après m'avoir piqué. » Elle me parle, pour la première fois, des piqûres, des traitements, de sa fatigue, de combien ses amis lui manquent, et commence à se plaindre. Le symptôme cède peu à peu ; elle avale maintenant sa salive. Pendant que nous continuons avec les plats, je fais des commentaires sur ses ongles, qu'elle porte toujours avec des vernis de différentes couleurs. Je repère son intérêt et je l'encourage. María propose de mettre du vernis à une des auxiliaires de vie avec laquelle elle a une bonne relation. À partir de ce moment-là elle devient l'esthéticienne de l'unité : elle pose du vernis à ongles, elle maquille, elle coiffe. María devient vivante et commence à manger.

À la différence de Juan, María avait déjà un corps quand le diagnostic a été posé. Face à la rencontre avec le réel de la maladie, elle a répondu avec un symptôme.



---

Dans le travail au cas par cas avec les enfants, nous avons l'opportunité de trouver si ces marques signifiantes ont eu lieu ou pas, s'il y a eu des accidents ou des interruptions, s'il y a un parcours à réaliser ou si ce parcours est déjà fait.

L'intervention d'un analyste pourra interroger et faire une place aux mystères du corps infantile, en tenant compte que, selon le degré d'effectuation de la structure, le mode de nouage des trois registres, les appareils de jouissance avec lesquels il compte pour lire le monde, ce sera la réponse du sujet face à la rencontre avec le réel de la maladie.

*Traduit de l'espagnol par Marcelo Denis et Rosana Montani-Sedoud.*

1 Lacan J., « Radiophonie », *Autres Ecrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 409.

2- Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant » – Présentation du thème du X<sup>e</sup> congrès de l'AMP à Rio en 2016, *Scilicet*, Paris, coll. Rue Huysmans, 2015, p. 27.

3- Bassols M., « Corps de l'image et corps parlant », (disponible sur [congressoamp2016.com](http://congressoamp2016.com))

4- Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et soninterprétation et son désir*, Editions de La Martinière, Paris, 2013, p. 97.

5- Miller J.-A., « Interpréter l'enfant », UFORCA, 25 juin 2013, (disponible sur [lacan-universite.fr](http://lacan-universite.fr))

6- Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et soninterprétation et son désir*, *op. cit.*, p. 101.

7- Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et soninterprétation et son désir*, *op. cit.*, p. 101.

## **Shame le silence de la pulsion**

**Dominique Carpentier**

Le film *Shame* de Steve McQueen, artiste plasticien et cinéaste anglais, sorti en décembre 2011, met en scène Brandon, *sexual addict* new-yorkais. Il est intéressant de reprendre quelques points de ce film, pour illustrer ce que dit Jacques-Alain Miller : « Rien ne montre mieux l'absence de rapport sexuel *dans le réel* que la profusion imaginaire de corps s'adonnant à se donner et à se prendre. » [1] Brandon, joué de manière exceptionnelle par Michael Fassbender en fait la démonstration. Sa vie est rythmée par sa compulsion à regarder des sites pornographiques et à s'offrir des prestations tarifées pour des rapports

---

sexuels sans affects ni paroles. Il est *Un tout seul* perdu dans un quotidien répétitif, sans relief, vide, comme l'est son appartement, froid et immaculé.

Enfermé dans une jouissance Une dévastatrice, il s'extrait du lien social, bien qu'il soit inséré dans le monde de la finance où il excelle. Outre cette compulsion sexuelle qu'il se doit d'épuiser, sous peine de souffrir d'insomnie, il court, ne peut rien faire d'autre que de courir, à en perdre haleine, sans but souvent, dans New-York que l'on découvre différente, New-York circonscrite à Manhattan, juxtaposition de lieux vides et transparents, tel cet hôtel où les chambres sont autant de vitrines exhibant des couples faisant l'amour. Cet homme, qui dit très peu, voire rien, de ses affects, les traduit par le silence. Très bel homme, il aurait « tout » pour plaire, si ce n'est cette blessure que l'on découvre, une histoire familiale douloureuse, dont il tente de s'échapper et qui lui revient sous les espèces du retour de sa sœur, qui lui réclame un toit, des paroles et de l'attention. Cette jeune femme se révèle être celle qui redonne « humanité » à ce frère qui n'a plus d'idéal, pourtant nécessaire pour faire tenir les semblants. Est suggéré, en filigrane, un rapport incestueux entre lui et sa sœur, tous deux étant comme sans filiation, sans famille, et pourtant unis par leur histoire commune.

*Shame*, qui signifie « la honte », mais aussi, dans l'expression anglaise *What a shame !* « le dommage » révèle l'écart entre l'isolement et la solitude. Pourquoi le héros ne choisit-il pas la rencontre amoureuse ? Celle-ci échoue dès que le « sentiment » y est engagé. Pourtant, dans ce film dur, le plaisir est manifeste pour tous, les acteurs comme le spectateur, dans la jolie scène du restaurant, où un serveur entreprenant, un peu spécial il faut dire, vient alimenter un début de dialogue amoureux entre Brandon et sa collègue de bureau. Elle lui dit, regardant les autres couples dînant dans ce restaurant : « Les couples qui vivent ensemble des choses sont « connectés », au prix peut-être même de ne pas se parler ». C'est ce qu'elle aimerait, cette connexion qu'il n'y a pas, et qui exige un voile sur le réel pour permettre le lien. En cédant aux avances de son collègue, elle rencontre ce qu'elle connaît, le malentendu et le ratage, quand notre héros se trouve dépossédé de sa puissance, ici ravalée à un dysfonctionnement physique, vite effacé par une autre rencontre sexuelle, dans la foulée, mais cette fois tarifée, sans affect aucun.

Le silence qui entoure la pulsion est rendu sensible, la musique très présente est aussi ponctuation de la difficulté pour chacun à rencontrer l'autre, dans un monde où le lien social ne tient plus sans les semblants. L'article d'Alain Merlet, « La gloire et la honte » (2) nous enseigne sur ce qui, au plus intime du sujet, le réduit à son être pour la mort, son être pour la jouissance. Ce magnifique acteur, au fil de la narration, perd de sa superbe, pour, dans l'avant-dernière scène, « jouer » la mort dans la recherche éperdue d'une jouissance qui se révèle toujours vaine et inépuisable. La tentative de suicide de la sœur du héros oblige celui-ci à un « être là » qu'il abhorre. Au moment où le pire est advenu, où il se perd dans cette quête d'une jouissance phallique dont il se fait l'esclave, c'est le suicide de l'autre, de la seule qui compte un peu, sa sœur, qui donne un coup d'arrêt, peut-être fugace, à son « être-pour-la-mort ». Dans cette histoire sans parole, la possibilité de faire autre chose que « courir après la mort » est en perspective : remettre le

---

désir en fonction, là où l'addiction au sexe et à la jouissance des corps entraînaient vers le pire, réduisant le sujet à son corps, pris ou donné, pur objet. S'il n'y a pas de rapport sexuel, il y a la jouissance, qu'il faut pouvoir tenir à distance pour ne pas s'y abîmer, et ce serait peut-être alors, pour Brandon, croire (un peu) à l'amour, c'est-à-dire aux pouvoirs de la parole.

- (1) Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant »,» – Présentation du thème du X<sup>e</sup> congrès de l'AMP à Rio en 2016, *Scilicet*, Paris, coll. Rue Huysmans, 2015, p.
- (2) [http://www.psychanalyse67.fr/accueil/myFiles/70\\_72679I53BB.pdf](http://www.psychanalyse67.fr/accueil/myFiles/70_72679I53BB.pdf)